

augmentait la production moyenne comme aussi la consommation mondiale de poisson salé. Ce déclin est dû à deux facteurs. L'un était le plan Marshall, appliqué après la guerre pour permettre à nos clients sur les marchés européens de construire des bateaux de pêche modernes et de produire une partie de leurs propres articles de consommation. D'autre part, la régression était due aux répercussions de l'Union sur notre situation commerciale. Avant de se joindre à la confédération canadienne, Terre-Neuve avait l'avantage de bénéficier de ce qu'il y avait de mieux dans deux mondes différents et possibles. Nous avions notre propre devise dollar, nous avions même un excédent de dollars, contre un déficit en sterling. Par conséquent, il nous était possible de vendre notre poisson sur les marchés sterling, et d'employer la recette pour amortir notre dette en sterling, puis de prélever sur nos excédents de dollars l'équivalent, afin de payer les pêcheurs.

La méthode d'organisation des marchés qu'avait établie le gouvernement permettait aux pêcheurs de savoir exactement combien ils allaient toucher pour leur prise avant même de l'avoir faite. Après l'union, les éléments de la situation ont complètement changé. Par conséquent, nos possibilités de ventes de poisson salé ont constamment diminué, et la situation de nos pêcheurs a empiré parce qu'ils ne peuvent plus dire au juste qu'elles seront les perspectives de leur industrie. Lorsque nous produisons un million et demi de quintaux de poisson séché, nous étions en mesure d'en vendre un demi million de quintaux sur le marché brésilien. Or l'année dernière nous avons vendu en tout 27,560 quintaux sur ce marché. Si nous remontons à 1953, nous verrons que les ventes accusent des fluctuations qui vont de 17,000 quintaux en 1953 à 59,000 quintaux en 1954, pour descendre à 681 quintaux en 1955, puis à 446 quintaux en 1956, et remonter, l'année dernière, à 27,500 quintaux. Nous sommes donc encore loin du vaste débouché que représentait pour nous le Brésil autrefois. Nous savons, comme le ministre l'a signalé, que cette régression est due en grande partie au problème monétaire dont souffre le Brésil à l'heure actuelle. Mais il devrait sans doute être possible d'encourager d'une façon quelconque ce pays à nous acheter une plus grande quantité de notre poisson, parce qu'il s'agit d'un de nos anciens débouchés bien établi. Je ne suis pas du tout convaincu que nous fassions un effort particulier pour reconquérir ce marché qui pourrait avoir une valeur considérable pour Terre-Neuve.

Notre meilleur débouché l'année dernière était celui des Caraïbes. Il a absorbé environ

48 p. 100 de notre production de poisson salé soit sauf erreur, environ 325,000 quintaux. Toutefois, ainsi que l'a signalé le député de Bonavista-Twillingate aujourd'hui, nous avons perdu le marché de la Jamaïque qui était pour nous d'une grande valeur.

L'hon. M. Churchill: Pour un temps, seulement.

M. Carter: J'espère bien que ce n'est que pour un temps mais la perte sera permanente si l'on ne prend pas des mesures spéciales pour sauvegarder ce marché et garantir sa récupération. Cet après-midi, le ministre n'a absolument rien dit là-dessus.

M. Bigg: Qu'est-ce que vous proposez?

M. McIlraith: Le gouvernement n'a-t-il pas un programme à appliquer?

M. Carter: Confiez-moi le portefeuille du Commerce et je vous ferai bien des propositions.

L'hon. M. Churchill: L'honorable député fait très bonne figure en ce moment.

M. Carter: Le marché de la Méditerranée, qui a été un de nos plus grands débouchés dans le passé, a maintenant diminué à environ 15 p. 100 de notre prise, par suite des éléments dont j'ai parlé tantôt. L'an dernier nous avons vendu seulement 120,000 quintaux dans toute la région de la Méditerranée. Sur ce montant, 7½ p. 100, soit 50,000 quintaux, sont allés à l'Italie. Cela souligne encore la nécessité de surveiller notre politique douanière pour que nous n'imposions aucun droit empêchant ce marché italien de s'étendre. Au Portugal, en 1953, nous avons vendu 34,000 quintaux de poisson séché. En 1954, ces ventes avaient baissé à 25,000 quintaux, mais en 1955 elles s'établissaient à 40,000; par contre, en 1956 et en 1957 nous n'avons rien vendu, pas un livre.

L'hon. M. Browne: Ce n'est pas exact.

M. Carter: Tels sont les chiffres.

L'hon. M. Browne: Ces chiffres ne sont pas exacts.

M. Carter: Le ministre peut donner les chiffres exacts. Ce que nous avons vendu aux Portugais au cours des deux dernières années est négligeable; et pourtant le Portugal ne pourrait concurrencer Terre-Neuve si nous ne lui fournissions pas les installations portuaires, les services de boîte et bien d'autres avantages que nous lui donnons. Il est un moyen de marchandage dont nous pourrions nous servir avec le Portugal avec bien plus de fruit qu'à l'heure actuelle. En effet, 33 p. 100 de notre poisson s'est vendu en Amérique du Nord; la majeure partie de